

JE ME SUIS BARRÉ DANS LES **GORGES DE LA LOIRE** HISTOIRE DE PROLONGER
LES VACANCES, AVANT DE RÉVISER MON STAGE DIVING À **WOODSTOWER**,
RÉDA CHERAITA M'A REDONNÉ LE SOURIRE ET J'EN AI PROFITÉ
POUR ACCUEILLIR CHEZ MOI DES RÉFUGIÉS GRÂCE À **SINGA**

le petit **Bulletin**

DU 25.08.21

AU 07.09.21

N° 998

LE JOURNAL GRATUIT DE LYON

HALLUCINATIONS
COLLECTIVES

PRÊT À DÉGAMNER



WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

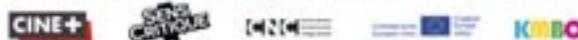
**UN IMMENSE
FILM D'AMOUR**

ONCLE DE MEILLEUR ACTEUR
COLIN FIRTH

MEILLEUR RÔLE CÉLIBATAIRE
STANLEY TUCCI



AU CINÉMA LE 8 SEPTEMBRE



**YASIN
HOUICHA**

**OULAYA
AMAMRA**

FRAGILE

UN FILM DE
EMMA BENESTAN

TIPHAÏNE DAVIOT RAPHAËL QUENARD BILEL CHEGRANI TASSADIT MANDI DIONG KEBA TACU GUILLERMO GUIZ SAMIRA SEBIRA HOLY FATMA

LE 25 AOÛT AU CINÉMA



Le Parisien

LES FEMMES

SENS CRITIQUE

MOTEUR !

Présent ! C'est la rentrée, le PB reprend sa place et accompagne une reprise culturelle encore timide, mais loin d'être aussi catastrophique que redoutée. Les cinémas locaux, comme nous l'expliquons dans ce numéro, ont sauvé l'essentiel – même si c'est uniquement grâce à des locomotives pas forcément réussies et au détrimement de découvertes ou de prises de risque, telle la Palme d'or *Titane*, restée à quai côté entrées. C'est d'ailleurs du côté de ce cinéma de genre qu'il faut maintenant se tourner pour suivre le tempo de la reprise, juste avant l'attractive machine Lumière encore en grande partie secrète, et foncer vers ce festival malin et fureteur qu'est Hallucinations Collectives, à qui nous consacrons notre Une et l'entretien où l'on évoque la pertinence de ces films pas toujours jugés à leur juste valeur mais qui prennent enfin place dans le paysage cinéphilie français : comment un événement spécialisé s'adapte à cette nouvelle donne tout en restant subversif, réponses quelques pages plus loin. Où l'on dévoilera aussi le programme charnu du semestre à venir, qui devrait combler les adeptes des salles obscures, visiblement pas encore comblés totalement par Netflix & co... Bon retour ! SB

CHRONIQUE D'UN ÉTÉ

Cinéma / Bousculées durant l'été par de nouvelles mesures sanitaires, les salles de cinéma se sont adaptées et ont fait mieux que résister dans un contexte difficile. Au bilan, une fréquentation en hausse, des gagnants et un moral retrouvé notamment à Lyon et Grenoble. PAR VINCENT RAYMOND



Au Ministère de la Culture, il serait question de créer une sous-commission Théodule pour envisager un moratoire sur l'écriture d'un livre blanc...

Revenus du diable Vauvert et de sept mois (!) de fermeture, malgré l'arsenal de mesures déployées pour préserver la sécurité de ses clients-spectateurs, et surtout l'absence de foyer de contamination avéré constaté sur leurs sites, les exploitants cinématographiques ont vécu un ascenseur émotionnel depuis leur réouverture progressive le 19 mai dernier. Soumises à des jauges variables, au couvre-feu en vigueur dans leur territoire respectif jusqu'au 20 juin, à l'inexistence d'entente et de régulation entre distributeurs (et surtout, d'arbitrage par les tutelles) quant aux sorties, les salles ont ensuite vu avec effroi resurgir la concurrence de l'été – cette envie d'extérieur qui supprime celle de retrouver le grand écran. Et, pis que tout, la résurgence de la pandémie assortie du variant Delta avec un cortège de nouvelles restrictions. Au programme, un énième abaissement des jauges à 50 personnes et l'instauration du passe sanitaire (ou la présentation d'un test négatif de moins de 72h) pour la clientèle âgée de plus de 18 ans à compter du mercredi 21 juillet. « On est passé sous de nouvelles fourches caudines, soupire Bernard Wolmer, directeur d'exploitation des 6 Rex à Grenoble, *il a bien fallu s'adapter.* »

Un choix cornélien s'est posé pour certains : soit limiter la jauge à 49 spectateurs par écran (et se priver d'entrées sur des films porteurs), soit réclamer le passe (et se priver d'entrées en refusant les spectateurs ne disposant pas encore du schéma vaccinal idoine). Choix temporaire puisqu'au 9 août, le passe ou le test devenait obligatoires. « *Le public a été pris de court par les annonces et on a atteint le creux de la vague le week-end suivant le 21 juillet, se souvient Alexis Guillaume, directeur de Pathé Grand Lyon. Et puis, avec l'offre disponible (Kaamelott, suivi par OSS 117, Jungle Cruise, Suicide Squad...) c'est remonté rapidement.* »

ASTIER SUR UN TRÔNE

L'examen des entrées à mi-août n'a, à première vue, rien de catastrophique. Sur les agglomérations de Lyon et Grenoble, les deux premières semaines de

cette période estivale traditionnellement calme montrent par comparaison aux semaines équivalentes de 2020 une progression encourageante : +83%* et +101%* pour Lyon ; +115%* et même +143%* pour Grenoble. Actant que les nouvelles contraintes ont été « digérées » par le public et que la proposition surtout, a été suffisamment intéressante (et abondante) pour le convaincre de franchir le pas. « *Les festivals de Cannes, de Fourvière et un certain nombre de magnifiques manifestations ont pu exister grâce au passe sanitaire, rappelle Alexis Guillaume. C'est un "mal" pour un bien s'il nous permet de ne plus fermer. Rien n'est pire que la fermeture et, au-delà de l'économie, que la perte de vie culturelle, de sociabilisation.* »

Le résultat de Kaamelott est un triomphe personnel pour Alexandre Astier validant son obstination et un formidable euphorisant pour le 7^e art hexagonal

Si l'été 2020 avait été atypique, convalescent (les cinémas relevant d'une fermeture de trois mois) le doublement de la fréquentation en 2021 rend compte d'une dynamique globale de relance. Bien sûr, il faut sans doute nuancer cette « globalité » côté box-office. Des distributeurs et producteurs ont ainsi déploré que leurs films n'aient pu avoir la carrière escomptée. C'est le cas notamment de *Onoda, 10 000 nuits dans la jungle* – film fleuve magistral d'une puissance épique égale à sa radicalité épurée

signé Arthur Harari – qui comptabilisait au 10 août 32 975 entrées* en troisième semaine sur 107 copies, ou dans un autre registre de *Titane* de Julia Ducournau, plafonnant à 225 542 entrées* en quatrième semaine sur 323 copies à la même date, cela malgré une Palme d'Or on ne peut plus prescriptive ! On comprend d'autant mieux le désarroi des financeurs de films qui auraient pu, « en temps ordinaire », profiter à la rentrée de l'appoint des salles indépendantes et d'agglomération. Seulement, l'afflux de films sera tellement important dès septembre que ces dernières auront aussi à absorber une partie des exclusivités. Il reste à *Onoda* et *Titane* une ultime cartouche : la période avant et après les César. Sans être grand clerc, on peut gager qu'ils en seront les triomphateurs – au moins en nominations...

Espérons toutefois qu'ils laisseront des places à celui qui règne en maître sur les entrées de cet été, *Kaamelott*, comptant 2 121 858** spectateurs en quatre semaines (OSS 177 en affiche 982 356** en deux, *Fast & Furious 9* et *Black Widow*, respectivement 1 891 361** et 1 640 376** en cinq), et va sous peu dépasser *Tenet*, champion 2020. Même si l'on peut chipoter sur son score en valeur absolue, ce résultat est à la fois un triomphe personnel pour Alexandre Astier validant son obstination, mais aussi un formidable euphorisant pour le 7^e art hexagonal ainsi qu'une locomotive pour le public. Tous les signaux sont au vert : « *les préventes pour Hallucinations Collectives et pour la venue de Mathieu Amalric dès l'envoi de notre newsletter montrent qu'il y a une attente* », confirme Frédérique Duperret, directrice du Comœdia. « *Et le James Bond en octobre va bien aider* », ajoute Bernard Wolmer. Ultime preuve de la confiance des salles ? Pathé lance à Lyon Bellecour un équipement unique au monde combinant écran Onyx LED et son Dolby Atmos, « *parce que c'est à nous de faire préférer le cinéma sur grand écran aux plateformes* ». La salle n'a donc pas livré sa dernière image...

Sources

* Le Film Français, ** CBO-Box Office

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131 106,14 €
RCS LYON 413 611 500
33 avenue Maréchal Foch
69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
Fax : 04 72 00 08 60
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 45 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Louise Grossen,
Nadja Pobel, Vincent Raymond
Ont également participé Adrien Simon
Agenda Élodie Horn
Bureau des légendes Vincent Raymond
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Photographe Jeanne Claudel
Motion design Anne Hirsch
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Julien Dottor, Ophélie Dugué
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Oissila Touiouel

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr

L'ACCUEIL DE PERSONNES RÉFUGIÉES FACILITÉ PAR SINGA

Solidarité / Une chambre libre et l'envie d'accueillir. Ce sont les seules conditions nécessaires à l'accueil de personnes réfugiées avec le programme J'accueille de Singa. PAR LOUISE GROSSEN

« **O**n veut casser la relation aidants-aidés. Notre logique, c'est le faire-avec. Pas le faire-pour » explique Birgit Vynckier, membre du mouvement citoyen Singa – le fil, en lingala. Une communauté de 2700 membres à Lyon, 50 000 dans toute l'Europe, avec un objectif : favoriser les liens entre les personnes réfugiées et les citoyens de la société d'accueil. Pour ce faire, plusieurs leviers sont mis en place, dont le programme J'accueille qui met en relation les habitants disposant d'une chambre libre et les personnes bénéficiaires de la protection internationale sans solution de logement. « L'idée n'est pas seulement de proposer un hébergement, mais surtout un accueil, du partage, de l'échange inter-culturel entre accueillants et accueillis. Il faut que tout le monde y gagne. »

Un programme né d'un double constat : d'un côté, des milliers de personnes réfugiées bénéficiant de la protection de la France se retrouvent sans solution de logement stable ni de contact avec les membres de leur société d'accueil. De l'autre, des milliers de citoyens



Le remake de Un fauteuil pour 2, mais avec 2 fois moins de budget

manifestent leur souhait d'ouvrir leur porte à une personne réfugiée.

« Grâce à J'accueille, les personnes réfugiées acquièrent la stabilité leur permettant de se consacrer entièrement à leurs projets. Certains reprennent leurs études (42,4%), d'autres ont enfin le temps de rechercher un emploi ou une solution de logement pérenne ou même de monter des projets entrepreneuriaux. »

Parmi les personnes accueillies : des adultes (68% d'hommes et 21% de

femmes), des familles (12%) mais aussi des enfants (11%). Au total, 630 personnes ont été accueillies par 2000 accueillants depuis le début du dispositif.

UN DISPOSITIF QUI PÂTIT DE LA CRISE SANITAIRE

« Le Covid a vraiment impacté le programme. Comme les personnes ont eu peur du virus, elles ont eu tendance à se renfermer et ne plus souhaiter accueillir,

ou à repousser la démarche. Ce qui est entendable, car intégrer une personne à temps plein dans sa vie privée en plein confinement, c'est vivre H24 avec elle. C'est quelque chose qui peut effrayer. »

Problème : le niveau de demande lui, ne cesse de croître. À ce jour, ce sont quinze accueils qui ont lieu en simultané à Lyon. Trop peu. « L'idée, c'est d'avoir un roulement avec les familles. Souvent elles démarrent pour un mois, pour tester. 95% rejoignent l'aventure et prolongent l'hébergement. Certaines familles accueillent un an sans problème. »

DES DÉMARCHES SIMPLIFIÉES

Pour accueillir, il faut pouvoir proposer une chambre fermée pendant au moins trois mois et habiter à Lyon, en région parisienne, à Montpellier ou à Toulouse. « On accompagne les familles dans toutes les démarches de l'accueil, avant, pendant, et après. Si tu souhaites accueillir, le processus peut se faire très vite, parfois en quinze jours »

Comptez dix étapes au total, de l'inscription à la prise de décision (réunion

d'information, rencontre avec des accueillants, première mise en relation, accompagnement social et administratif...) « Ensuite, on signe un contrat tripartite entre Singa, les personnes accueillies et les familles. Ça c'est pour le très formel. Puis on élabore une charte d'accueil rédigée entre les accueillis et les accueillants. Ça évite certaines formes de frustration et ça permet de s'assurer de l'adéquation des attentes réciproques. »

J'accueille travaille en lien avec des experts du travail social : « ça délègue la famille des responsabilités qui ne sont pas les siennes, comme l'administratif ou le juridique. Le tout, c'est de vivre une belle aventure et de passer des moments de qualité ensemble. C'est génial de voir comme les personnes reprennent confiance en elles grâce aux familles. » Et pour les plus frileux de l'hébergement long, l'association a développé Les Vacances O Calm, une déclinaison du programme offrant la possibilité d'accueillir sur quelques jours, pendant des périodes de vacances.

SINGA

Tuba, 145 cours Lafayette, Lyon 6^e
T. 07 69 54 61 91 / www.jaccueille.fr

Les Belles Journées
#7

10 / 11 SEPT. 2021

CATHERINE RINGER
CHANTE LES RITA MITSOUKO
BOULEVARD DES AIRS
LEJ • LILLY WOOD AND THE PRICK
NAYA • TALLISKER

Ville de Bourgoin-Jallieu
PARC DES LILATTES
bellesjournées.fr

La Région Auvergne-Rhône-Alpes | isère LE DÉPARTEMENT | NEOXIA PROMOTEUR IMMOBILIER PARTENAIRE OFFICIEL | bleu | E.Leclerc | J. Motors TOYOTA | DCOVERING

© concept. graph. J. Coindre - service Communication / Ville de Bourgoin-Jallieu

Évènement organisé par le centre socio-culturel LA CARNIÈRE

FOIRE aux PLANTES

Vivaces à beau feuillage

11 & 12 SEPTEMBRE

2021

Édition spéciale

PARC DU CHÂTEAU SAINT-PRIEST (69)

04 78 20 61 97
www.foireauxplantesrares.fr

La Carnière | VILLE DE SAINT-PRIEST | JARDINS Thais | radio SCOLP

HALLUCINATIONS COLLECTIVES

Cinéma / Depuis dix ans que l'Étrange Festival lyonnais est devenu Hallucinations Collectives, il n'a jamais fait faux bond aux amateurs d'"autre cinéma" - et ce, malgré la pandémie. À la veille d'une 14^e édition des Hallus adaptée aux circonstances, mais tout aussi alléchante, conversation avec deux des membres du collectif aux manettes, Cyril Despontin et Benjamin Leroy. PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND



Dissimulation collective : Cyril Despontin a la tête dans l'O, Benjamin Leroy porte une casquette, une barbe

« PARTAGER DES FILMS DANS UNE SALLE, C'EST UN ÉLÉMENT CONSTITUTIF DU FESTIVAL »

Commençons par une boutade. Si l'on considère que l'actualité internationale de ces dernières semaines est trustée par les crises climatique, sanitaire, économique, politique et sociale, que *Titane* a remporté la Palme d'Or ; bref que le monde semble glisser dans une zone bis, doit-on désormais considérer les Hallus comme un festival du cinéma du réel ?

Cyril Despontin : Merde ! On s'est fait avoir. Du coup, va falloir faire un autre type de programmation, maintenant (rires). Les gens disent souvent que le fantastique prophétise le futur - dans les films, il est rarement joyeux, donc on espère qu'il n'ira pas toujours dans ce sens là, mais finalement la réalité nous donne tort, mais au moins, on est préparés...

Quand il y a eu le premier confinement, les amateurs de fantastique étaient un peu plus préparés à des trucs bizarres... À force de voir ces films, finalement ça arrive et tu dis : « bon bah c'était plus ou moins ce qu'on avait prévu en regardant des films depuis 20, 30 ans ». On a peut être été un peu moins choqué parce qu'on était habitué à voir des images bizarres d'un futur incertain, des rues vides, des gens masqués...

Benjamin Leroy : On passe parfois des films classés moins de 16 ans, un peu violents, mais ça reste de la fiction. C'est là que tu vois que même une fiction un peu dure fait réfléchir et c'est toujours mieux que la réalité. Une fiction de zombie, ce n'est pas aussi dur qu'un an de pandémie ; cela fait relativiser les gens qui peuvent dire

que c'est trop violent. Ça remet un peu de distance : finalement, c'est pas méchant, et moins méchant que la réalité.

Et pour le moment, on est encore épargné par les zombies ou les aliens...

BL : Pour l'instant ; on a de l'avance...

CD : Oh, les zombies je les vois manifester tous les samedis... (rires)

IL Y A TELLEMENT DE FILMS DANS LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES QUI MÉRITERAIENT UNE SORTIE

Pour la deuxième année, le vent du boulet est passé très près et vous a obligés à vous reporter de Pâques à

la rentrée. Avec en sus de nouvelles règles, liées aux réductions de jauges et au passe sanitaire. Quelles conséquences cela a-t-il eu sur cette édition ?

CD : L'année dernière à la même époque, j'étais fébrile en regardant les infos tous les jours, pour voir si on n'allait pas à nouveau être confinés. Les jours avant, on essaie de voir ce qui va se passer d'un point de vue des annonces du gouvernement ; pendant le festival, on n'est même pas sûrs... Je disais à Benjamin : « chaque jour qui passe est un jour de gagné ». Quand ça commence à s'accélérer au niveau de la pandémie, on espère réussir à passer à travers les mailles du filet. Une des forces du festival cette année : on n'a pas trop d'avant-premières et on peut facilement décaler, qu'on passe un film de 1935 maintenant ou dans six mois, ça



et un masque (à la main droite)

depuis toujours ! Souvent, la case festival, c'est le seul moyen de les voir en salle, et là on rattrape un peu le passé ; on va chercher dans les années précédentes, où le festival n'était pas forcément installé, pour montrer les films qui auraient un intérêt d'être vus en salle. Et il y a de quoi faire une saison 2, 3 ou 4 si jamais une nouvelle pandémie nous tombe dessus (rires). Il y a tellement de films dans les vingt dernières années qui mériteraient une sortie...

On pourrait même dire dans les derniers mois, au vu du nombre de reports effectués sur les plateformes...

BL : Le confinement et la pandémie on dû mettre un petit boost sur la VOD. Moi qui n'étais pas spécialement branché VOD ou Netflix, j'ai retrouvé ce côté vidéo-club. Comme tu ne peux pas aller en salle, t'es chez toi, tu fouilles dans les étagères virtuelles du vidéo-club. Il y avait un peu ce charme.

Vous avez dû renoncer à quelques rendez-vous emblématiques...

BL : D'habitude on a toujours une Carte blanche à un ou une invitée qui choisit trois films et qui vient les présenter ; là, on avait calé quelque chose qui marchait pour avril mais lui n'était plus disponible en septembre. Et ça aurait été trop aléatoire de faire des projections de Carte blanche sans son programmeur. L'an dernier, on s'était adaptés avec Xavier Gens qui nous avait fait des vidéos de présentation, mais ce n'était pas la même chose...

Vous n'évoquez même pas la possibilité de vidéo-conférence. Pas plus que l'hypothèse d'un festival en ligne, dont le principe semble incompatible avec les Hallus...

CD : On charbonne bénévolement pendant un an sur le festival ; ce n'est pas pour au finale faire une page Web avec des liens où tu cliques pour voir des films ! C'est nul, tout le monde peut le faire soi-même... Nous, ce qu'on aime, c'est le fait qu'on se retrouve tous à un instant t pour voir un film en même temps dans une énorme salle avec un son qui tabasse. Et après, en sortant, en parler, échanger, enchaîner les films dans la journée, ne pas avoir le choix de faire "pause"...

BL : Il y a des événements qui y ont été contraints, ils n'avaient pas d'autres solutions : ils avaient des enjeux financiers et de programmation. Ce qui nous intéresse quand on passe *Dementia*, c'est de le passer en salle. Si c'est pour le voir tout seul dans son coin, il suffit d'aller sur le Net ou d'acheter le Bluray. Il pourrait y avoir le côté prescription : c'est-à-dire suggérer des films, mais les spectateurs n'ont pas besoin de nous pour les voir sur leur écran d'ordinateur. Là où on apporte un plus, c'est en salle. Quand on décrit le festival, un des trucs importants, c'est que l'on « propose des films dans une salle de cinéma ». C'est notre côté un peu snob, vieux con, mais c'est vraiment un élément constitutif. Il y a le côté humain d'être tous ensemble et, plus prosaïquement, le côté technique d'avoir des

« Nous, ce qu'on aime, c'est le le fait qu'on se retrouve tous à un instant t pour voir un film en même temps dans une énorme salle avec un son qui tabasse »

films qui ont été faits pour le grand écran d'une salle de cinéma et qui sont projetés dans les meilleures conditions possibles.

CD : On ne s'est pas trompé parce que la première édition qu'on a faite post confinement, à part la jauge qui nous empêchait de remplir la salle, tout était quasi complet à chaque fois : les gens avaient envie de se retrouver. Les films en VOD chez soi, ça va cinq minutes, mais les spectateurs ont envie de communier. C'est une passion, le cinéma ; pas juste voir un film. Il y a un côté fédérateur et festif de se retrouver.

Vous disiez qu'il n'y avait presque pas d'avant-première. Il y a quand même une sacrée locomotive, Belle de Mamoru Hosoda tout droit venu de Cannes et une queue de train qui est pas négligeable non plus : Shin Godzilla... Deux belles prises.

CD : Ce n'est pas qu'on est meilleurs, mais au point de vue du calendrier, on était les premiers (le film sort en décembre) et Wild Bunch est plutôt pro-festival. Si d'autres avait demandé *Belle* cet été, je pense qu'ils l'auraient eu aussi. Le film est énorme, il est parfait pour une ouverture : il file la patate. Dans la projection où je l'ai découvert, on a tous adoré ; les techniciens qui étaient là pour, à la base, vérifier le film, ils étaient à fond dedans. Quand il est passé à Cannes, tout le monde est vraiment sorti avec la patate. Donc, il est parfait pour démarrer une édition.

Quant à *Shin Godzilla*, c'est inespéré. Je l'avais passé il y a longtemps dans un autre festival et ça avait été une galère sans nom pour les droits parce que la Toho c'est un mastodonte – comme *Godzilla*. Et l'année dernière, on a passé deux films de chez eux dans une soirée manga et on a eu un nouvel interlocuteur, beaucoup plus accessible, compréhensif et tourné vers l'international. Il y avait un coup à jouer pour *Shin Godzilla*, j'ai demandé, et c'était bon... même s'il a fallu s'entendre sur le prix. On aura donc la troisième projection publique du film, après la Cinéma-thèque française – et Saint-Étienne pendant le Festival. On est content de l'amener en France, c'est vraiment l'un des plus grands films de ces dix dernières années dont beaucoup de gens se demandent pourquoi il n'est pas sorti en France. Bon, c'est pas fédérateur comme *Les Tuche*, et comme ça fera un petit score et que ça coûte très cher, pas grand monde n'a voulu se laisser tenter. Pour un festival c'est parfait en projection unique : sur une seule séance, c'est viable financièrement. Pour un distributeur salles, c'est déjà un peu plus compliqué. C'est quand même un film de niche, que je trouve dément.

BL : On a toujours le souhait d'avoir pour l'ouverture un truc qui claqué, qui fait parler, qui fait événement. Et aussi, dans la programmation, à la fois les avant-premières – là, des films un peu plus récents – et l'aspect patrimoine. Ces deux faces n'intéressent pas forcément le même public, mais l'idée c'est justement de pouvoir faire des passerelles : les avant-premières et les films récents amènent un public plus jeune et différent du patrimoine, qui a davantage le profil "rat de cinémathèque" – ce n'est pas péjoratif (rires). L'idée c'est que les petits jeunes fans de manga et d'anime qui viennent voir *Belle* se disent : « tiens, je vais aller voir Sur le globe d'argent ». Bon, ça m'étonnerait que ça arrive beaucoup.

Si on peut programmer le documentaire sur Burroughs un mercredi à 14h30 – on va avoir une salle qui sera loin d'être pleine –, c'est parce que le lendemain on passe un Christopher Smith à 19h30, qui va blinder et qui équilibre. Ça permet de ne pas être que tourné vers le passé. Ça reflète notre équipe de programmation : Cyril adore le *Godzilla*, d'autres sont plus réservés et aiment les films en costume avec des mecs en collants en noir et blanc... Tout ce qu'on aime est reflété dans la prog, et on se dit que ça va parler à un public différent.

Ce qui va aller de Sono Sion jusqu'à Jason Statham en passant par Mascara...

BL : Ouais, grave. C'est l'idée d'une cinéphilie où tu n'as pas d'oeillères.

CD : C'est ce que fait la Cinéma-thèque Française, plaçant sur le même plan Renoir et Jess Franco ; c'est du cinéma, il n'y a pas de hiérarchie. Je crois qu'on l'a toujours fait sans vraiment théoriser parce qu'on a des goûts pluriels et qu'on aime le cinéma dans son ensemble – même si globalement, la constante de nos programmations, c'est quand même plus du cinéma indépendant. Passer le film ultra attendu que tout le monde peut voir facilement, ça ne sert à rien. Mais les trucs rares, c'est beaucoup de boulot. Par exemple, j'aurais pu demander *Malignant* de James Wan, qui sort le lendemain de l'ouverture, et ça aurait été sûrement une très belle chose. De Wan, on avait passé il y a très longtemps *Insidious*, quand il était dans sa période indé, mais maintenant c'est un très gros truc et Warner n'a pas besoin de nous pour faire sa promotion. On préfère montrer des films plus en marge dans leurs circuits de fabrication et de production.

BL : Un des critères, c'est que le film ne soit pas accessible. Si c'est quelque chose qui est sorti en salles en France – sauf s'il est sorti il y a 50 ou 60 ans en catimini – ou s'il existe en vidéo

en France, l'expression qu'on emploie souvent, c'est : « est-ce que le film a besoin de nous ? ». On préfère passer un film plus difficile d'accès.

CD : Il y a aussi le côté kiff de voir ça en salle. On a déjà passé des films de studios comme *L'Invasion des profanateurs de sépultures* l'an dernier, *L'Exorciste 2*, mais ce sont des films qu'on ne voit plus en salle. Ils sont dans cette zone grise : trop anciens pour être montrés dans les rétrospectives de films récents, mais pas assez vieux pour être montrés dans les cinémathèques. C'est une zone un peu bizarre où se trouvent des films que plein de gens n'ont pas forcément vus, parce qu'ils étaient trop jeunes à l'époque ou qu'ils l'ont loupé en salles, et qui ne sont pas encore célébrés. C'est cette zone qu'on aime bien explorer.

Malgré les circonstances, vous avez quand même réussi à programmer des séances avec des invités. Notamment autour du film de Zulawski...

BL : On ne courait pas après les invités parce que l'an dernier, ça avait été un peu décevant de pas avoir Xavier Gens. On avait fait une séance spéciale sur le réalisateur de court-métrage en animation Robert Morgan qui est à Londres, qui n'avait pas pu venir et c'était frustrant. Donc cette année, on a fait notre prog, on s'est dit : tiens, il y a peut-être cette opportunité, cette carte à jouer, le mec est en France. C'est toujours bien d'avoir ce plus, surtout que nos films ont besoin d'être accompagnés et présentés. On fait toujours des présentations nous-mêmes au minimum, mais si on peut avoir un spécialiste, voire quelqu'un qui soit partie-prenante de la conception du film, c'est encore mieux.

Un fidèle du festival, Pascal Laugier, vient de signer pour M6 une série adaptée d'Agatha Christie, Ils étaient dix. Cela peut-il vous donner envie d'ouvrir les Hallus aux séries ?

CD : On y a déjà pensé l'année dernière, même si on ne l'a jamais annoncé, en bossant sur la possibilité de passer *Gangs of London* en une nuit et faire venir Gareth Evans. Personne ne connaissait la série, j'avais vu des bouts, je savais que ça allait être mortel... C'était bien avant la pandémie. Mais ça n'a pas été possible parce que le diffuseur était incertain en France à l'époque – la preuve, il n'y a toujours pas de diffuseur. On a passé à la place la soirée *Bobbypills* avec trois séries d'animation : *Vermin*, *Crisis Jung* et *des bouts de Peepoodo*.

BL : En plus, c'est compliqué au niveau des droits pour un programme de télévision. Ça nous est arrivé de passer un film produit par la BBC mais il ne fallait pas qu'elle soit payante.

CD : Il fallait un complément de programme et les gens ont payé pour le court-métrage avant.

BL : Ça ne nous empêcherait pas de faire des séances gratuites, d'autant qu'il y a des trucs de plus en plus intéressants...

restera un film non lié à une actualité. Pour les festivals qui font beaucoup d'avant-premières, c'est compliqué, les films ne seront plus disponibles six mois plus tard ou seront un peu vieux...

D'où cette fameuse thématique "Privés de sortie" qui justement transforme des films récents en film de patrimoine et nous permet de les passer plus tard sans que personne nous dise « *Cold Fish*, tout le monde l'a vu ». En fait, non : c'est un film ancien mais nouveau.

BL : Et surtout, qui n'est pas sorti en salles. Dans "Privés de sortie", il y a des films qui peuvent être plus ou moins connus mais que très peu de gens auront vu sur grand écran.

CD : Au départ on avait pensé passer *Sorry to Bother you* qui a connu une très faible exposition, mais on s'est dit qu'on allait carrément choisir les films qui ne sont pas sortis du tout, qui ont eu droit directement à une sortie vidéo. Ça fait souvent écho avec des discussions de cinéphiles à propos de Netflix. Quand *Roma* a été annoncé, les gens étaient contents de le voir en salles, dans les rares projections publiques, parce que c'était sur un grand écran. Mais le direct to vidéo, c'est un peu le lot quotidien des fans de cinéma fantastique. Et

FOOD SOCIETY : À VOIR...

Food Court / Food Society, l'une des deux nouvelles extensions gastronomico-cool de la Part-Dieu, en envoi plein la vue. Côté goût, ce n'est pas encore ça, par contre. PAR ADRIEN SIMON

Les temps de construction aidant, il y a des projets qui, quand ils s'achèvent, semblent surgis du passé. Ainsi cette extension de la Part-Dieu : quatre ans de travaux, 400M€, 32 000m² de boutiques supplémentaires. Le cours des choses fait que l'ensemble s'inaugure finalement en pleine multi-crise (sanitaire, économique, écologique). En deux fois : à l'automne les nouvelles échoppes, et cet été une offre de restauration tendance. Un espace de shopping ne saurait se passer désormais d'un espace fooding, snacking, lunching. Ce qu'on appelait jusque-là un "centre commercial" se veut un "nouveau lieu du vivre ensemble". Et la cuisine, comme (le reste de) la culture, peut bien servir à vendre des fringues.

Le mall face à la gare s'est donc agrandi vers l'ouest, avec notamment un ensemble de toits terrasses, modestement appelés « les jardins suspendus ». On les rejoint par des escaliers dits « monumentaux » et on débouche sur le RoofPop d'un côté et le Food Society, de l'autre. C'est ce dernier qui nous intéresse, puisqu'il annonce réunir les « meilleurs concepts de restauration, au cœur d'un



Un auvent en treillis ? Une concession aux écologistes !

véritable lieu de vie ». Derrière le projet, outre Frank Delafon (les hôtels ho36), on retrouve Virginie Godard, organisatrice du Food Market de Nuits sonores.

HYPER TRAVAILLÉ PAR L'ARCHITECTE LIONEL JADOT

Le lieu est un ensemble (de 3000m²) de dix stands, avec salle à manger commune. Si l'autre espace de restauration (le RoofPop) s'exhibe sous une

verrière tout en lumière, ici-bas on mise sur une ambiance sombre et des matériaux bruts : béton, chemins de câbles et VMC apparents, plafond et sol de parking souterrain. Un ensemble faussement négligé, hyper travaillé par l'architecte bruxellois Lionel Jadot. Qui pratique la récup', en l'occurrence de matériaux de chantiers de démolition (cette Society aime mettre en avant un côté « responsable » qui paraît certes un peu dérisoire dans un centre disposant de 3100 places de parking). Le résultat obtenu

par Jadot est assez épatant, inattendu dans un endroit comme celui-ci. Tables en bois maculées de peinture, ou polygones irréguliers cerclés de métal, leurs pieds en fer à béton, des champignons en styrodur s'accrochant aux piliers, une estrade de coussins géants, des enseignes en carreaux de céramique. Il faut aller voir ! Et jeter une tête à l'extérieur pour une bouffée de Part-Dieu minérale, avec droit-devant le Crayon, en majesté, et la nouvelle tour EDF, dite Silex2.

GUÈRE À LA HAUTEUR DE TOUTES CES PROMESSES

Parmi les échoppes, de beaux noms. Dès l'entrée, la Mère Brazier, version boulangerie, qui sert, entre autres, un paté croûte (6€ la tranche) et un rosette-cornichon (4,50€). À l'enseigne de Café Terroir, le fils Têtedoie sert un saucisson pistaché (12€) ou un club sandwich au cervelas (10€). Les frères Dorner, deux anciens de la Maison Pic, proposent des mille-feuilles, Paris-Brest, et tartes aux framboises fraîches (6€). Côté street food on retrouve les falafels de Taybe, mais aussi des pizzas, smash burgers, baos, pad thaï et kebabs, tous autour

de la dizaine d'euros. Pour nous, malheureusement, « l'expérience lifestyle » ne fut guère à la hauteur de toutes ces promesses. Ce midi-là, notre nourriture était froide et mal assaisonnée. L'ambiance était loin de « l'énergie » vantée par ses concepteurs, et comblée par une playlist (Whitney Houston, Donna Summer) trop insistante. En partant, on vit un groupe de jeunes filles se faire mettre à la porte : l'une d'entre elle amenait de la fast food d'une autre enseigne. Cela donnait l'impression d'un lieu qui, tout en ayant l'ambition de mélanger « plein de populations et d'âges différents », peine à rencontrer un public qui pratique déjà la Part-Dieu comme un « véritable lieu de vie ». Une impression confirmée par la somme de commentaires sur les réseaux sociaux manifestant une incompréhension vis-à-vis du « concept ». En y repensant, cette jeune fille était peut être dans le vrai : dans le temple de la consommation, pourquoi vouloir manger autre chose qu'un McDo ?

Food Society

Centre Commercial La Part-Dieu, 17 rue du docteur Bouchut, Lyon 3^e
Du lundi au mercredi de 8h30 à 23h ;
du jeudi au samedi de 8h30 à minuit ;
dimanche de 9h30 à 21h30

L'Institut Lumière
présente

Exposition photographique
08.09 – 14.11.2021



© Raymond Depardon, Magnum

Raymond Depardon *Le désert américain*



Galerie Cinéma
20 rue du Premier-Film, Lyon 8^e

Mar/Dim 12h-19h
Entrée libre

Et à l'Institut Lumière, rétrospective Raymond Depardon, du 27 août au 2 octobre 2021 – institut-lumiere.org

APRÈS MICHEL-ANGE, KONCHALOVSKY
SIGNE UN GRAND FILM HISTORIQUE



ALISHER USMANOV PRÉSENTE

CHERS CAMARADES !

UN FILM DE ANDREI KONCHALOVSKY



AU CINÉMA LE 1^{ER} SEPTEMBRE



LA TERRE DES HOMMES

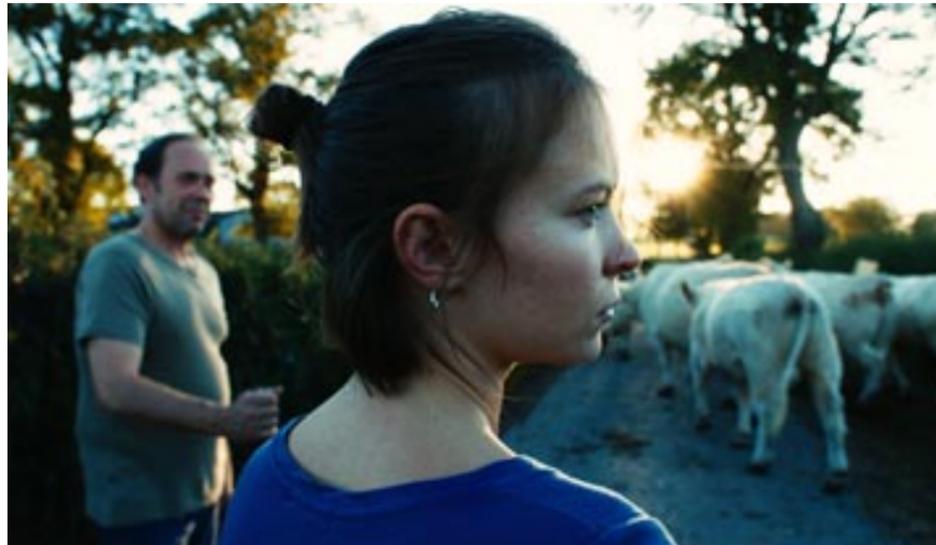
Le Film de la Quinzaine / Seule contre tous, une jeune agricultrice abusée et humiliée par ses "confrères" trouve la force de lutter pour le rétablissement de ses droits. Plus qu'un #MeToo ou un rape and revenge en milieu rural, Naël Marandin signe un grand film universel admirablement photographié et porté par des comédiens investis. PAR VINCENT RAYMOND

Un changement de génération se profile dans l'exploitation bourguignonne de Bernard : sa fille Constance s'apprête à reprendre l'élevage bovin avec son fiancé Bruno, en opérant une modernisation en accord avec les tendances du marché. L'entreprise étant en liquidation judiciaire, Constance compte sur le soutien de Sylvain, un ambitieux représentant agricole local. Mais celui-ci va profiter de son ascendant pour abuser d'elle. Rongée par la culpabilité du viol qu'elle a subi et craignant de fragiliser son projet, la jeune femme commence par se taire. Avant de déballer la vérité... et d'en subir les conséquences.

Si l'affiche d'un film est une promesse, celle de *La Terre des hommes* hisse la barre fort haut, avec sa distribution de prestige et la beauté lumineuse (sans maniérisme esthétisant) de son visuel. Le film s'avère à l'avenant, dans une vision contemporaine du monde paysan – c'est-à-dire dépoussiérée des clichés de catalogue à la Jean Sagols –, traitant de problématiques concrètes de celles et ceux qui nourrissent le monde, sans pour autant se priver de le faire avec une élégance formelle ne trahissant

pas le sujet. Pourquoi faudrait-il "misérabiliser" l'image pour faire plus dramatique ? Dans son triptyque *Profils paysans*, Depardon n'a jamais cherché à enlaidir son cadre pour dépeindre l'âpreté de l'existence. Au contraire, la grâce avec laquelle l'histoire est ici mise en scène et composée, sans nier ses enjeux dramatiques, témoigne d'une forme d'optimisme pour le combat de son héroïne.

Constance a pourtant à relever deux défis : celui d'être la "seule femme dans un monde patriarcal" (des difficultés similaires se percevaient dans l'excellent documentaire *Jeune Bergère* de Delphine Detric évoquant le quotidien de l'éleveuse néo-rurale Stéphanie Maubé – devenue depuis maire de Lessay) ; et celui, connexe, d'être agressée sexuellement du fait de son genre. Il a fallu à Naël Marandin de la subtilité pour éviter le confort du manichéisme, donc restituer les ambiguïtés du réel : Sylvain ne perçoit pas le crime qu'il a commis, Constance se cherche une co-responsabilité, les propriétaires terriens alentours déploient un instinct grégaire renforçant leur bestialité... Si cela sonne terriblement vrai, c'est grâce à l'interprétation



Il faut de la Constance pour supporter autant de vacheries

tout en nuances physiques et psychologiques de Diane Rouxel et Jalil Lespert – que n'est-il pas davantage de ce côté de la caméra !

DES HOMMES... ET DES HOMMES

Autre grande subtilité de ce film : s'arrêter quand Constance provoque (on ne dira pas comment) la chute de son bourreau et que, de brebis émissaire d'un troupeau de vieux mâles, elle passe à idole qu'on courtise pour s'en faire une alliée, voire l'emblème du renouveau de la profession et des institutions. Faut-il en dé-

duire qu'une femme doit faire preuve d'une rouerie égale ou supérieure à celle d'un homme pour gagner l'estime et le respect de ces derniers ? Comme si un comportement fourbe, calculateur, lui tenait lieu de membre viril – ces messieurs devraient s'interroger sur cette lecture simili-freudienne...

On n'est pas loin du constat opéré par la regrettée Tonie Marshall dans son ultime *Nu-méro Une*, sur l'imperméabilité du monde des affaires (en particulier dans le CAC40) et l'arrivée d'une femme à la tête d'une entreprise. Une surquarante, donc... La fin de *La*

Terre des hommes est ainsi le début d'une autre histoire, ou d'une Histoire à écrire : soit Constance adoptera les codes de ses anciens adversaires en "se fondant dans le moule", soit elle fera évoluer les choses de l'intérieur pour que son monde rural devienne, enfin, une terre des Hommes.

La nuance ne semble que typographique ; en réalité, elle est capitale.

La Terre des hommes

Un film de Naël Marandin (Fr, 1h36) Avec Diane Rouxel, Finnegan Oldfield, Jalil Lespert...



FESTIVAL LUMIÈRE HELLO, SYDNEY!

Officiellement, le programme s'en tient toujours à ses premières annonces : Prix Lumière dévolu à Jane Campion, ciné-concert autour du *Casanova* (1927) restauré d'Alexandre Volkoff, ajout de Kinuyo Tanaka à la section Histoire permanente des femmes cinéastes. Si la rumeur bruisse de la projection du *Van Gogh* de Pialat restauré, le directeur artistique du Festival Lumière Thierry Frémaux a surtout glissé au détour d'une interview accordée à *Variety* de possibles compléments. D'abord, une rétrospective Sydney Pollack (1934-2008). Comédien, puis cinéaste et producteur de premier plan, l'éclectique réalisateur de *Out of Africa* (1985) ou de *Tootsie* (1982) a touché à tous les genres. Ensuite, un hommage à Léa Seydoux qui aurait dû en juillet dernier gravir quatre fois les marches sur la Croisette, mais s'était vue privée de festival pour cause de test Covid positif. Lumière pourrait constituer un rattrapage de luxe en pleine promo du James Bond *Mourir peut attendre* (sortant le 6/10) et permettre des avant-premières du Wes Anderson, du Desplechin, du Ildikó Enyedi. À suivre...



AVANT-PREMIÈRES AMALRIC, LAPID ET LES AUTRES

La rentrée des salles lyonnaises se fait sous d'heureux auspices : les équipes reviennent en force pour accompagner les films à l'occasion d'avant-premières. Et il y a parfois des bousculades dans l'agenda ! Ainsi, le lundi 30 août, le public aura le choix entre aller découvrir à 20h *Serre-moi fort* de Mathieu Amalric en sa présence au Comœdia ou bien *Le Genou d'Ahed* (Prix du Jury - Cannes 2021) à 20h30 au Lumière Terreaux en présence de Nadav Lapid. Samedi 4 septembre à 20h, c'est au Pathé Bellecour qu'il faudra diriger ses pas pour assister à la séance de *Délicieux*, escortée par le réalisateur Éric Besnard et le comédien Grégory Gadebois. Une mise en bouche avant d'autres rencontres. Miam !

PERFORMANCES !

Théma / À l'aube d'une rentrée cinématographique qui s'annonce particulièrement dense, l'exploit et le dépassement de soi s'invitent cette quinzaine sur les écrans en empruntant des chemins (ou des visages) fort différents... PAR VINCENT RAYMOND

« Il faut souffrir pour être belle » serinait-on autrefois aux petites filles pour légitimer toutes les tortures quotidiennes que la coutume leur imposait. Ce dicton suranné conserve une pleine actualité dans le vase-clos des *Petites Danseuses* filmées dans le très édifiant documentaire d'Anne-Claire Dolivet (25 août) : ces (parfois très) jeunes ballerines issues de bonnes familles se soumettent à des emplois du temps et des exercices démesurés pour préparer des concours, satisfaisant à la douce pression parentale tout en reproduisant, consciemment ou non, un certain formatage social. Pour elles, le plaisir de danser et la scène passent après la discipline de l'art. Souffrir, être gracieuses, mais ne jamais avoir le temps d'être petites... À quoi bon ?

Autre troupe, autre scène : celle d'*Un triomphe* d'Emmanuel Courcol (1^{er} septembre), titre ô combien casse-gueule car il se doit d'être à la hauteur de sa promesse programmatique. Tiré de faits réels scandinaves, cette histoire d'un comédien au chômage montant une pièce avec des taulards à l'occasion d'ateliers en prison, appartient à cette



Farandole de poisson à la nippone

malheureuse espèce de téléfilms gonflés pour le cinéma, conventionnels de l'écriture au moindre plan, suivant paresseusement l'autoroute le menant au "morceau de bravoure final" – un genre de truc à convaincre une tête d'affiche (Kad Merad) de signer : un grand monologue. Las, la mise en scène dudit monologue est dépourvue de la moindre tension dramatique. Reste Marina Hands à sauver, en directrice d'institution pénitentiaire humaine.

SURF ET TRAIN

Heureusement qu'il y a la même semaine d'autres propositions de cinéma plus audacieuses... et satisfaisantes. À commencer par l'anime *Ride Your Wave* (1^{er} septembre), une romance où Masaaki Yuasa reste dans un univers fantastique et liquide proche de *Lou et l'île aux sirènes*. On y suit en effet une jeune surfeuse sauvée d'un incendie par un pompier qui va devenir son ami, avant d'être emporté en mer... et de réapparaître sous forme d'esprit aquatique. Mélo surnaturel bourré d'humour et de suspense, tranchant avec l'esthétique nippone coutumière par ses personnages légèrement anamorphosés, enivrant par ses plans insensés, *Ride Your Wave* s'avère aussi attachant qu'original. Après *Mon Ninja et moi*, l'un des meilleurs films d'animations de 2020, le distributeur Alba Films ajoute une nouvelle perle rare à son catalogue – comment a-t-il pu la chiper à Eurozoom ?!

Enfin, avec *Il Varco* (1^{er} septembre), Federico Ferrone et Michele Manzolini proposent une saisissante œuvre de montage autour du récit d'un soldat italien partant pour le front russe en 1941. Des images d'archives de provenances diverses composent cet itinéraire ferroviaire porté par une voix off, mêlant plusieurs histoires dans l'Histoire pour recomposer un itinéraire aussi singulier que cet objet filmique – rappelant dans sa conception toutefois Ne croyez surtout pas que je hurle de Frank Beauvais. Une transe hypnotique dans les cicatrices de la mémoire.

PEINTURE FRAICHE
1er → 31 Oct. '21 – Halle Deb
PEINTURE FRAICHE
1er → 31 Oct. '21 – Halle K

ORGANISÉ PAR
TROIS
t!ntamarre

MERCI À NOS
PARTENAIRES
La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

GRANDLYON
la métropole

VILLI
LY

OLOXAM **CAPSA** **VALBERT** **TRANSPA/LUX** **ibis** **max archi** **Clik eco** **POSCA**

STREET ART FEST
Lyon 7 - 1er → 31 00€
Lyon 7 - 1er → 31 00€

LES SORTIES AU CINÉMA DU SEMESTRE

Planning / Être spectateur de cinéma, c'est comme la bicyclette : ça ne s'oublie pas. Et s'il faut un traitement de choc pour se remettre en selle ou en salle, le programme prévisionnel des sorties de cette fin 2021 en a sous la pédale. Reste à espérer que la course ne soit pas suspendue...

PAR VINCENT RAYMOND

LES MASTODONTES

Prêts pour certains depuis des mois, ils vont débarquer en meute : si Chloé Zhao arrive sur la planète Marvel avec *Les Éternels* (3/11), Denis Villeneuve pose enfin son *Dune* à Venise (15/09) et le Bond *Mourir peut attendre* de Cary Joji Fukunaga se décide pour l'automne (6/10). Tom Cruise décolle un an pile après la date initiale dans *Top Gun : Maverick* de Joseph Kosinski (17/11), tout comme le *West Side Story* de Spielberg (8/12) ou l'excellent *Aline* (10/11) de Valérie Lemerrier, tandis que le *Matrix 4* de Lana Wachowski (15/12) n'aura été repoussé que de sept mois. Une broutille face à *The King's Man : Première Mission* de Matthew Vaughn (22/12), initialement prévu en novembre... 2019.

AUTEURS ET FESTIVALS

Tir groupé de plusieurs millésimes de Cannes, Berlin et/ou Venise à prévoir !

En vrac : *Le Genou d'Ahed* de Nadav Lapid (15/09), *La Voix d'Aïda* de Jasmina – banić (22/09), *Les Intranquilles* de Joachim Lafosse (29/09), *Julie (en 12 chapitres)* de Joachim Trier et *Oranges sanguines* de Jean-Christophe Meurisse (13/10), *The French Dispatch* de Wes Anderson et *La Fracture* de Catherine Corsini (27/10), *Albatros* de Xavier Beauvois (3/11), *Haut et Fort* de Nabil Ayouch et *Tre Piani* de & avec Nanni Moretti (10/11), *Suprêmes* d'Audrey Estrougo (24/11), *Madres paralelas* d'Almodóvar et *La Fièvre de Petrov* de Serebrennikov (1^{er} décembre), le saisissant *Un héros* d'Asghar Farhadi (22/12), *Tromperie* d'Arnaud Desplechin pour les étrennes (29/12).

COUPS DOUBLES

Deux Balzac à prévoir : *Eugénie Grandet* de Marc Dugain (29/12) et *Illusions perdues* de Xavier Giannoli (20/10) ; deux Ridley Scott avec



On t'avait dit un autre jour...

Adam Driver en l'espace d'un mois : *Le Dernier Duel* (13/10) et *House of Gucci* (24/11) ; deux Spider-Men "alternatifs" : *Venom : Let There Be Carnage* d'Andy Serkis (20/10) et *Spider-Man : No Way Home* de Jon Watts (15/12) ; deux Ours d'Or berlinois – 2020 et 2021 – pour les fêtes : *Le Diable n'existe pas* de Mohammad Rasoulof (1^{er} décembre) et *Bad Luck Banging or Loony Porn* de Radu Jude (15/12) ; deux Kelly Reichardt : la reprise de *Old Joy* (13/10) et *First Cow* (20/10) ; deux films d'animation prometteurs : *Où est Anne Frank !* d'Ari Folman (8/12) et *Belle* de l'immense Mamoru Hosoda (29/12) ; deux films

de frères le 6/10 : l'inégal *Tralala* des Larrieu et *Gaza Mon Amour* des Nasser ; deux ex Palmes d'Or français : Audiard pour *Les Olympiades* (3/11) et Cantet avec *Arthur Rambo* (8/12) ; deux soins palliatifs : *Tout s'est bien passé* de François Ozon (22/09) et le plombant *De son vivant* d'Emmanuelle Bercot (24/11), deux contes : le magnifique *Le Peuple Loup* de Tomm Moore & Ross Stewart (20/10) et *Mystère* de Denis Imbert (15/12).

LES AUTRES...

La Pièce rapportée (1/12), parce qu'un Antonin Peretjatko ne se

manque pas : c'est le cinéaste le plus drôle de France ; *Belfast* (15/12), où Kenneth Branagh semble s'être inspiré de son enfance ; *Cry Macho* de & avec Clint Eastwood, en lice pour battre le record de longévité de Manoel de Oliveira (15/11) ; le beau et douloureux *Petite sœur* de Véronique Reymond & Stéphanie Chuat (6/10) ; *Last Night in Soho* de Edgar Wright (26/10). Et dans quinze jours, un thriller français qui tabasse : *Boîte noire* de Yann Gozlan. Excellent, tout ça...

RAYMOND DEPARDON : UNE HISTOIRE DE L'ŒIL

Institut Lumière /

Même si l'image fixe et l'image animée sont sœurs ou cousines, elles s'expriment dans des langages foncièrement différents, chacune obéissant à ses règles et codes propres. Maîtriser l'une relève du talent ; les deux de l'exception : combien rares sont les artistes à avoir accompli une œuvre suivie signifiante en photographie comme au cinéma ! Raymond Depardon appartient à cette catégorie, où chacune de ses "vies" aura contribué – et contribue toujours – à nourrir et renforcer l'autre.

Autodidacte, le Caladois débute par le reportage, la prise de vue sur le vif et sur le front. C'est dans l'urgence, la frénésie, les guerres mais aussi le décor aride et extrême des déserts qu'il forge son métier de reporter, à la fois témoin et passeur de "l'événement" – terme qui, dans son englobante singularité, renvoie à la vertigineuse pluralité de l'information. Dès 1969, le cinéma (principalement documentaire) vient compléter son regard, lui permettant d'explorer les faits sur la longueur, et de mettre au jour des dispositifs, ce que l'instant et le dé clic n'autorisaient pas totalement.

Des dispositifs ou des rituels – le recueillement collectif, les mécaniques et "liturgies" des institutions judiciaire, policière, journalistique ou médicale – faisant de son œuvre un saisissant travail ethnographique, aussi éclectique dans ses inspirations et soutenu que celui d'un Wiseman. Toujours attaché à la question du "territoire" (qu'il s'agisse de l'immensité des dunes ou



Depardon se profile à Lyon

d'un panorama rural) autant qu'à ceux qui l'habitent, Depardon "habite" lui aussi ses documentaires, hésitant de moins en moins à apparaître à l'écran – le fait qu'il signe désormais la réalisation avec Claudine Nougaret facilite sans doute cette mise en lumière.

L'Institut du même nom lui rend aujourd'hui un hommage pluridimensionnel à travers une rétrospective quasi-intégrale de ses réalisations, une exposition (*Le Désert américain*) et deux soirées inaugurales mardi 7 et mercredi 8 septembre autour de *Journal de France* et de *La Captive du désert*. Dans les incontournables de la rentrée, il n'y a pas photo.

Rétrospective + Exposition **Le Désert américain**
À l'Institut Lumière en septembre

LE PASSEPORT KINO PASSE LA SECONDE

Festivals /

C'était il y a deux ans tout juste – un siècle, une éternité, comme dirait Joe Dassin... Le réseau Festivals Connexion, fédérant les manifestations liées au 7^e art en région Auvergne-Rhône-Alpes, lançait le passeport Kino réunissant 18 festivals de la Métropole de Lyon et couvrant la saison cinématographique. Pour chacun, un coupon permettait de bénéficier d'un avantage allant d'un cadeau jusqu'à un billet d'entrée – l'idée étant d'inciter les heureux possesseurs du passeport à partir à la découverte du maximum de festivals à moindre frais. Un peu sabrée par la pandémie, l'initiative n'avait pu rebondir sur son lancement ; elle le fait cette année en améliorant le dispositif qui devient plus lisible puisque désormais, chaque festival offre une place.

En tout, ce sont donc 18 entrées dans 18 rendez-vous partenaires (du Festival Lumière à la Caravane des Cinémas d'Afrique en passant par le Festival du Film Court, Animeshon, Écrans Mixtes



Et tout ça, sans QR Code !

ou l'exposition Effets Spéciaux Crevez l'Écran, etc.) qui sont proposées aux titulaires du Kino. Vendu 15€ (10€ pour les étudiants), ce sésame sera disponible à partir du mercredi 8 septembre sur www.kinopasseport.com. Attention : il est limité à 500 exemplaires seulement.

UN RÉDA CHERAITIA BIEN TREMPÉ

Humour / Pour son troisième one man show, Réda Chéraitia livre un vrai-faux portrait de lui-même avec quelques piques bienvenues sur l'époque. PAR NADJA POBEL

Voilà donc qu'il est vieux. Quadra (pas plus), le comédien entame son seul en scène par une entrée physique et tonitruante qui le met à genoux. Et de décliner ce qui se dégingue dans le corps tout en assumant le vocabulaire que les natifs du XXI^e siècle ne peuvent pas comprendre, du temps où l'on faisait ses courses chez Mammouth, où l'on circulait en Renault 12 et où les Roms étaient des Romanichels. De sa vie « simple », il va pourtant tordre la réalité pour tenter le gore d'une adoption de lépreux et voir jusqu'où le public peut suivre. Et ça va loin. À l'image de ce que peut jouer Blanche Gardin, que le comédien cite volontiers comme référence à l'issue de la représentation.

Ici rien n'est arrangé à son avantage, pas même la séquence de sa première fois sexuelle, kidnappée par sa partenaire enragée

« L'âge n'a aucune importance » lui a dit un prof de théâtre. Il s'en souvient dans ce spectacle comme de ces trois années passées au Conservatoire régional de Normandie – cette ligne de son CV revient-là comme un gimmick. Et c'est aussi une façon de montrer qu'il ne s'enferme pas dans une case, puisqu'il ne cesse d'alterner les one-man (son précédent, *Stand by*, créé il y a dix ans tourne encore) avec du théâtre musical comme *Ceci n'est pas un concert !* (écriture et mise en scène, autour d'œuvres de Poulenc, Satie, Terrasse...) avec l'Ensemble Kaïnos (au Théâtre



À suivre, les ballets aquatiques de Réda ?

des Marronniers en novembre) ou la mise en chantier cette saison de l'*Antigone* d'Anouilh (avec un volet d'interventions en établissements scolaires sur la Métropole). Pour lui, aucun gap à franchir entre tout cela, c'est le même métier à ses yeux : il se remémore à quel point les écrits de Peter Brook ont compté pour

lui, quand il dit « *qu'il faut savoir tout faire* ».

Alors, sur la scène du Boui Boui, il ose jouer de la tendance au narcissisme accru, répandu sur les réseaux sociaux, comme si sa prestation était une façon de dévoiler en live et en chair et en os ses story Instagram. Sauf qu'ici rien n'est arrangé à son avantage, pas même la séquence de sa première fois sexuelle, kidnappée par sa partenaire enragée. Le rire se fait plus grinçant lorsqu'il est question de la circoncision qu'il (ou son personnage) a subi. De l'exhortation de son père à le faire, au peu de tact du médecin, l'acte n'est guère valorisé. Mais il paraît que cela a à voir avec la religion, lui dit-on. « *Dieu / zizi, je ne voyais pas le rapport* » avant d'entendre « *prendre un enfant scout par la main, Barbarin ne dira rien...* ». Aussitôt, il souffle lui-même sur sa témérité : il fait un « *spectacle engagé* ». L'air de rien, il y a de ça puisque Réda Chéraitia distille de petites boules puantes en direction de Claude Guéant, Cyril Hanouna ou Éric Zemmour pour qui il propose de faire un « *télécon, déjà pris par les Balkany* ». « *Ça me laisse pantois que des personnes comme lui s'épanchent à la télé sans contradicteur* » confie-t-il après le spectacle. Sans verser dans le pilonnage en règle, ces flèches sont bien ciblées. Et ce n'est pas un détail par les temps qui courent, avant une saison électorale qui s'annonce pénible.

EAUX TROUBLES

À la question de savoir quelle est l'expérience la plus enivrante de sa carrière entamée à la fin des années 90, il ne répond pas par un rôle mais par « *le retour du public* ». Car renouer avec le chemin de la scène est primordial pour lui, qui dit avoir « *paniqué lors du premier confinement avec cette séparation entre les essentiels et les non-essentiels* ».

Le théâtre lui a manqué physiquement : « *financièrement, on savait qu'il y aurait des solutions* ». Et s'il considère que la fermeture si longue des musées a été une aberration quand tous les magasins rouvraient, il ne va pas jusqu'à considérer que la culture a été sacrifiée : « *ce sont les soignants, les enseignants qui l'ont été* ». Mais sa joie est immense de faire à nouveau rire les gens avec ce spectacle créé en 2019, mis en scène par Alban Marical, dont le titre a changé plusieurs fois au fil de son peaufinement : une nage libre sincère qui lui ressemble.

Réda Chéraitia, Nage libre

Au Boui Boui jusqu'au samedi 28 août
À L'Instant T du jeudi 25 au samedi 27 novembre
À la Maison de Guignol le samedi 18 décembre

& AUSSI

THÉÂTRE Traversée

Le collectif Les élans du vide, qui travaille dans l'espace public et sur le corps et dans la lenteur de la marche, touche les passants. Et tout se met au mouvement de la ville.

Jardin Jeanne Jugan
27 rue Maurice Flandin, Lyon 3e
Ven 27 août de 18h à 19h15 ; entrée libre
Dans le cadre de Tout l'monde dehors !

HUMOUR / DANSE Woods Comedy Club, Pockemon Crew

De l'humour noir et des punchlines aiguisées avec la crème des humoristes nationaux : Morgane Cadignan, Aymeric Lompret ou encore Waly Dia pour palier à une année pas très drôle. S'en suivront les prouesses techniques du collectif hip-hop doublement champion du monde Pockemon Crew à partir de 17h.

Parc de Miribel Jonage
chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin
(04 78 80 56 20)
Dim 29 août à 15h30 ; 26€/29€/32€
Dans le cadre de Woodstower

THÉÂTRE La famille sans nom

La compagnie lyonnaise On-Off qui travaille particulièrement la langue des signes et la culture sourde dans le domaine artistique propose un spectacle dès 7 ans sur deux sœurs qui doivent aider des personnages énigmatiques à rompre le mauvais sort qu'on leur a jeté.
Hôtel de Ville de Lyon
Place de la Comédie, Lyon 1er
Dim 29 août de 16h à 17h
Dans le cadre de Tout l'monde dehors !

RECRUTE- MENT

DISTRIBUTEURS & DISTRIBUTRICES

TEMPS PARTIEL (6H À 8H PAR SEM.)

VOITURE INDISPENSABLE

DISPONIBLE UN MERCREDI SUR DEUX

CONTACTEZ PABLO FREVILLE :

PFREVILLE@DIFFUSIONACTIVE.FR

06 59 72 79 17

 **DIFFUSION
ACTIVE**

 **le petit
Bulletin**

WOODSTOWER : ÊTRE ET AVOIR L'ÉTÉ

Festival / Finalement non restreint sanitaires, Woodstower, le festival éco-responsable de Miribel-Jonage offre pour son retour un mix de bamboche musicale et de profusion d'humour de jeunes pour, si le temps le permet, conclure l'été en beauté. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Il faudrait demander confirmation et expertise à un genre de Giec de l'ambiance mais il semblerait quand même qu'entre l'offensive du variant Delta et le temps exécrable, on ait connu en 2021 l'été le plus pourri depuis ces grandes vacances de sinistre mémoire qui virent l'avènement conjugué de la *Macarena* et de *Carapicho* – oui, *Yakalelo* c'était probablement bien pire mais cette année-là, on avait gagné la Coupe du Monde, ça compense.

Alors, on dira ce qu'on voudra mais dans ce contexte, Woodstower pourrait bien jouer le rôle de phare dans la nuit, de sortie par la grande porte. Sauf pour les anti-vax, les anti-passe et les anti-parc de Miribel-Jonage (la contradiction systématique est un art).

D'abord parce que comme cela avait été annoncé au mois de juillet, les restrictions prévues à l'origine pour le festival (jauge limitée, position assise obligatoire, ce genre de tue-l'amour), ont été effacées. Avec un passe sanitaire, tout le monde pourra entrer, se dresser sur ses pieds et éventuellement les bouger. Ensuite, parce que sans doute davantage que les Nuits de Fourvière, Woodstower risque de marquer le retour à la bamboche festivalière.



À la buvette, on peut avoir à la fois la trace du maillot et du ketchup

COMEDY CLUB

Pour cela le festival propose une programmation encore plus fournie en jeunes talents que d'habitude (les conditions de programmation

n'y étant sans doute pas pour rien). Mais comme d'habitude, on appréciera un savant et joyeux mélange de pop au sens très large (Yseult, Kid Francescoli, Mansfield Tya, TV Sundaze et La Femme en tête d'affiche – Feu !

Chatterton ayant sévi la veille de notre publication), d'électro (Ofenbach, Ko Shin Moon, Caravan Palace...) et beaucoup de rap francophone (Gaël Faye, Sofiane, Abd-al Malik et son très remarqué *Jeune noir à l'épée*, PLK, une poignée de (pré)noms plus que prometteurs avec Cyrious, Luidji et Georgio et un spectacle de Pockemon Crew).

Sans doute influencé par cette obligation préalable et finalement remballée du spectacle assis, outre un peu de théâtre burlesque, Woodstower a mis aussi le (gros) paquet sur le one man show avec le Woodstower Comedy Club qui convie nombre d'espoirs du genre (tous gratuits) et des talents plus confirmés : l'humoriste et beatboxer Kosh, Donel Jack'sman et un trio d'humoristes France Inter, Morgane Cadignan, Aymeric Lompret et Waly Dia.

Pour le reste c'est toujours familial et éco-responsable et si tout ça ne se joue pas les pieds dans 20 cm d'eau (et on ne parle pas du lac), ce sera parfait. Surveillons quand même la météo agricole.

Woodstower

Au Parc de Miribel-Jonage
Jusqu'au dimanche 29 août

LE TRANSBO VOUS ACCUEILLE CET ÉTÉ ! JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE 2021

100% OPEN-AIR
CONCERTS & DJ'S
FEEL GOOD PARTIES

EXPO PHOTO PERMANENTE
POP-UP KIDS

VOTRE KARMA VOUS REMERCIERA :)
Réservations conseillées sur www.transbordeur.fr

TRANSBORDEUR / CLUB TRANSBO / VILLE DE LYON / sacem / nova / LE PETIT BULLETIN / KIBLIND / See TICKETS

& AUSSI

RAP Abd Al Malik + Gaël Faye + Yseult

Dans cette soirée à l'éclectisme certain, le rappeur slameur Abd-al Malik vient présenter son spectacle *Le jeune noir à l'épée* créé en 2019 au Musée d'Orsay et inspiré entre autres d'un célèbre tableau de Puvion de Chavanne. Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin Jeu 26 août à 18h ; 26€/29€/32€ Dans le cadre de Woodstower

FUNK Soul Train avec Da Break + Dynamita's

Les vacances pas encore tout à fait terminées, le Soul Train entre en gare du Transbordeur pour l'ouverture de la deuxième partie de saison (estivale) des Summer Sessions. Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin Jeu 25 août à 18h ; 7€ Dans le cadre des Summer Sessions

RAP PLK + Georgio + Luidji + Cyrious

En tête d'affiche PLK (Polak en français) et trois (pré)noms prometteurs du paysage rap français avec le Lyonnais Cyrious, c'est le programme de la soirée 100% hip-hop du comeback de Woodstower. Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin Jeu 26 août à 18h ; 26€/29€/32€ Dans le cadre de Woodstower

MUSIQUES ÉLECTRONIQUES Positive Education session : Fantastic Twins...

Oh, le voyage cosmique proposé par Positive Education en session estivale. Entre DJ set et live, cinq artistes défilent sous la large étiquette psychédélique du britannique Adam Pits au teuton Fantastic

Twins en passant par les frenchies Eiger Drums Propaganda, Jacques Satre et Random Item
Transbordeur
3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne Jeu 26 août à 18h ; 7€
Dans le cadre des Summer Sessions

POP La Femme + Mansfield Tya

Woodstower poursuit ici son exploration de la pop française, mais sur d'autres versants encore, avec l'univers perché de La Femme, mais aussi Mansfield Tya et le Marseillais Kid Francescoli qui viennent compléter le bien beau tableau pop de cette édition. Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin Ven 27 août à 18h ; 26€/29€/32€ Dans le cadre de Woodstower

FOLK Sages comme des Sauvages + Yelli Yelli + An Eagle in your mind

Tu voulais voyager, c'est ici que ça se passe avec une soirée avec le folk mobile de An Eagle in your mind qui ouvrira pour la Franco-algéro-tchèque Yelli Yelli et sa pop world caressante qui ouvrira elle pour la chanson loufoque estampillée jungle folk (on croise pas mal de créations) de Sages comme des Sauvages. Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin Ven 27 août à 18h ; 7€ Dans le cadre des Summer Sessions

MUSIQUES ÉLECTRONIQUES Caravan Palace + Ofenbach

Ce sont toutes les facettes des musiques électroniques que propose d'approcher ce soir Woodstower avec, entre autres, la techno mélodique de la Djette Onyvaa, l'électro swing de Caravan Palace ou encore la deep house du duo Ofenbach (avec un seul "f"). Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin (04 78 80 56 20) Sam 28 août à 18h ; 26€/29€/32€ Dans le cadre de Woodstower

SONO MONDIALE Voilaaa sound-system

Ici, c'est la crème des DJ's afro disco dirigée par l'omnipotent Bruno Hovart (Freakistan, James Stewart, Boolimix, Chylorama) et du MC de premier choix (Pat Kalla, Sir Jean...) pour voyager loin (Londres, Lagos, Abidjan, les 70's...) sans ménager sa monture. Transbordeur 3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne Sam 28 août à 18h ; 7€ Dans le cadre des Summer Sessions

RAP Sofiane

Si Woodstower a rallongé son programme d'une soirée, c'est pour profiter de la liberté en partie retrouvée et pour programmer en tête d'affiche le rappeur Sofiane venu présenter son nouvel album "La Direction", sorti en mai dernier. Parc de Miribel Jonage chemin de la Bletta, Vaulx-en-Velin Dim 29 août à 18h45 ; de 26€ à 32€ Dans le cadre de Woodstower

POP Kcidy

Si vous n'avez pas encore eu l'occasion d'aller applaudir sur scène Kcidy en sortie de son dernier album en date, celui du virage en français empreint d'invention pop, voici le temps de réparer la chose. Les Gens heureux dansent, chante-t-elle. C'est le moment d'en faire partie. Transbordeur 3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne Jeu 2 sept à 18h ; 7€ Dans le cadre des Summer Sessions

TECHNO Daniel Avery

L'Anglais Daniel Avery nourri d'influences indie rock qui infusent sa techno, vient délivrer un set pour la première fois au sucre depuis 5 ans. Précédé aux platines de Vel, artiste lyonnaise émergente dont on adore la techno sophistiquée. Le Sucre 50 Quai Rambaud, 69002 Lyon Dim 5 septembre ; 17h à 23h 0/17€



Un style
un peu trop
ampoulé

WEERASETHAKUL, RÊVES PARTAGÉS

Art Contemporain / L'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne ouvre ses espaces aux œuvres vidéo immersives de l'artiste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul. Une expérience hypnotique exceptionnelle !
PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

L'artiste et cinéaste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul nous entraîne, à l'IAC, à « *la périphérie de la nuit* » (titre de son exposition). C'est-à-dire dans un espace-temps où la réalité se brouille d'onirisme, où la somnolence des personnages filmés se peuple de figures imaginaires, où le présent communique librement avec les fantômes du passé. On retrouve les thématiques clefs de ses longs-métrages (*Tropical Malady*, *Cemetery of Splendour*, *Uncle Boonmee...*), souvent primés à Cannes et qui ont fait la

renommée de Weerasethakul en France. Pourtant, depuis ses débuts, son « cinéma élargi » occupe autant les salles de cinéma que les salles de musées ou d'événements artistiques majeurs (Biennale de Venise, Documenta de Cassel, Musée d'Art Moderne de Paris...). Les mêmes obsessions, les mêmes personnages, les mêmes lieux passent d'un cadre à l'autre, d'un film pour l'écran à un dispositif immersif de projections vidéos plus courtes. Comme si ses images se jouaient autant des frontières entre les êtres que des frontières entre les formes esthétiques.

BAIN D'IMAGES

Les vidéos présentées à Villeurbanne sont issues du « journal intime » de Weerasethakul qui a toujours sur lui une petite caméra et filme quotidiennement son entourage familial et amical, la région où il vécut enfant au Nord-Est de la Thaïlande, ses voyages... Images qui seront ensuite remontées, triturées, en surimpressions, en rythmes ralentis ou accélérés, en lumières accentuées ou atténuées...

Pour nous perdre encore un peu plus, l'artiste démultiplie les dispositifs de projections : écrans surélevés, écrans transparents, polyptyques, images fugaces sur certaines cimaises... Au fur et à mesure de ce parcours singulier, nous parvenons à une sorte de conscience altérée, d'état de rêverie, dont on ressort à la fin de l'exposition tout éberlués, transportés, admiratifs. Comme à la sortie d'un bain d'images, fait de flashes lumineux, de fragments oniriques, d'apparitions énigmatiques, le tout accompagné d'éléments sonores accentuant l'aspect mystérieux des œuvres (crépitements, grésillements, bruits sourds de percussions...). On se souvient alors, dans un état presque second, d'adolescents jouant sur une plage avec un ballon de foot enflammé, d'un couple mutique dans un jardin de sculptures apparaissant au gré des éclats lumineux d'un feu d'artifice, de chiens tout rouges un peu inquiétants. Dans une salle, nous avons même concrètement traversé les mots de Weerasethakul, projetés partout dans l'espace, filmé en train d'écrire un de ses rêves.

« J'essaie de plonger mes personnages, et par extension les spectateurs, dans une atmosphère proche du sommeil, en ayant recours aux lumières que je vois dans ma tête et que j'essaie de reproduire dans le film. En ce sens, je me rapproche d'une idée politique du sommeil : un espace collectif dans lequel les dormeurs sont actifs et non plus passifs » confiait Weerasethakul aux Cahiers du Cinéma en 2019. Une citation qui vaut autant pour ses films que pour son exposition à Villeurbanne. Si certains artistes ou cinéastes réalisent (à l'écran) leurs rêves et leurs fantômes, il nous semble que Weerasethakul, quant à lui, rêve la réalité. Il la distille et la filtre afin de nous la donner en partage, pour peu que l'on accepte d'abandonner notre manière habituelle de voir et de raisonner sur le monde.

Apichatpong Weerasethakul, *Periphery of the Night*

À l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne jusqu'au dimanche 28 novembre

/ BIO EXPRESS

1970
Naissance à Bangkok

1999
Fondé le studio de production Kick the Machine qui défend en Thaïlande le cinéma indépendant et expérimental

2000



Premier long-métrage, *Mysterious Object at Noon*

2010



Obtient la Palme d'or à Cannes pour *Uncle Boonmee*

2012

Participation à la Documenta 13 de Cassel

2019

Participation à la Biennale d'art de Venise

2021

Exposition à l'IAC de Villeurbanne et sortie (le 17 novembre) de son nouveau film *Memoria* (Prix du jury à Cannes)

& AUSSI

GRAPHISME Vinyles Mania

Qui eut cru que le disque vinyle pourrait résister à toutes les révolutions de la musique sur support numérique ? En 2019, quelque 8,6 millions de vinyles ont été vendus dans le monde ! L'exposition que lui consacre le Musée de l'Imprimerie revient sur l'histoire de cet objet, ses collectionneurs, ses fabricants et ses boutiques légendaires, et se penche en particulier sur l'intense créativité graphique pour l'élaboration des pochettes de disques.

Musée de l'Imprimerie et de la communication graphique
13 rue de la Poulallerie, Lyon 2e (04 78 37 65 98)
Jusqu'au 29 août, « Vinyles Mania »

PEINTURE & DESSIN L'Odyssée moderne de Louis Bouquet

Célèbre surtout pour ses fresques décoratives (la Grande Poste à Lyon en 1937 par exemple), l'artiste lyonnais Louis Bouquet (1885-1952) a peint aussi nombre de scènes mythologiques et religieuses, et de portraits, sous l'influence de Maurice Denis et des arts dits primitifs. Le Musée des Beaux-Arts propose de découvrir son travail méconnu à travers un petit accrochage d'une trentaine d'œuvres.

Musée des Beaux-Arts

20 place des Terreaux, Lyon 1er (04 72 10 17 40)
Jusqu'au 29 août, du mer au lun de 10h à 18h, ven de 10h30 à 18h00 ; de 4€ à 8€

PEINTURE Hippolyte, Paul, Auguste : Les Flandrin, artistes et frères

Auguste, Hippolyte et Paul Flandrin ont marqué la scène artistique lyonnaise du XIX^e siècle, et au-delà. Artistes et frères, ils furent aussi et surtout complices dans leurs projets de création, formant une sorte de collectif familial. Le musée propose de (re)découvrir leurs œuvres placées sous le patronage d'Ingres. L'exposition se décline en plusieurs thématiques : le corps, la nature, les portraits de la société de l'époque... Et l'on reste admiratifs devant certains des puissants portraits d'Hippolyte, ou des magnifiques paysages maritimes ou campagnards de Paul.

Musée des Beaux-Arts
20 place des Terreaux, Lyon 1er (04 72 10 17 40)
Jusqu'au 5 sept, du mer au lun de 10h à 18h, ven de 10h30 à 18h00 ; de 7€ à 12€

PHOTOGRAPHIE Mathieu Asselin

De 2011 à 2015, le photographe Mathieu Asselin a enquêté sur la tristement célèbre multinationale agro-chimique Monsanto. Il a rassemblé archives, documents, entretiens et a photographié plusieurs lieux et personnes liés à l'entreprise et

à ses conséquences sur l'humain et la nature. Les images soignées et frontales (prises aux États-Unis ou au Vietnam principalement) sont accompagnées de légendes précises qui nous éclairent sur ce que l'on voit. Un travail édifiant !

Le Bleu du Ciel
12 rue des Fantassques, Lyon 1er (04 72 07 84 31)
Jusqu'au 9 oct, Vernissage le 20 mai à partir de 18h00, du mercredi au samedi de 14 h 30 à 19h et sur rendez-vous pour les groupes

HISTOIRE Antoine de Saint-Exupéry, un Petit Prince parmi les Hommes

En 3 volets, l'exposition s'attache à retracer la vie et la mort (oui la gourmète est présente !) de cet écrivain-aviateur traduit dans le monde entier. La série de sculptures lisses et l'immersion audio et visuelle dans l'œuvre tiennent la route mais, in fine, c'est la classique 2^e partie avec objets à regarder et panneaux à lire qui est la plus séduisante car très documentée.

La Sucrière
Les Docks, 49-50 quai Rambaud, Lyon 2e (04 27 82 69 40)
Jusqu'au 1er janv 22, du mar au ven de 10h à 18h, sam, dim + vac scol de 10h à 19h ; jusqu'à 15€

NATURE L'oiseau rare, de l'hirondelle au kakapo

Dans un espace petit, le musée parvient à valoriser ce qui est dans ses fonds : la plus grande

collection en la matière après celle du Museum de Paris. 240 des 20 000 spécimens sont ici exposés et c'est aussi beau qu'instructif. Où l'on apprend qu'ils ont deux types de couleurs : pigmentaire et structurale (liée à la lumière et à l'effet d'optique)

PEINTURE & DESSIN Nouvelles perspectives

À l'occasion de la présentation d'un tableau de Matisse récemment acquis (*Katia à la chemise jaune*, 1951), le Musée propose un nouvel accrochage (thématique) somptueux d'œuvres des XX^e et XXI^e siècles. Le Matisse entouré de plusieurs toiles de Simon Hantaï est d'emblée un grand moment du parcours, mais ce n'est qu'un début : trois toiles du trop peu connu Eugène Leroy où la figure est littéralement noyée dans la matière, un paysage sensoriel à couper le souffle de Tal Coat (*Rêche et fluide*, 1956), plusieurs sculptures disséminées dans les salles signées Etienne-Martin, deux Michaux très émouvants, et la découverte admirative de plusieurs toiles de Roger-Edgar Gillet... Un vrai régal !

Musée des Beaux-Arts
20 place des Terreaux, Lyon 1er (04 72 10 17 40)
Jusqu'au 7 mars 22, du mer au lun de 10h à 18h, ven de 10h30 à 18h00 ; de 4€ à 8€

MHL
MUSÉE D'HISTOIRE DE LYON

LES PIEDS DANS L'EAU
VIVRE AVEC LE RHÔNE ET LA SAÔNE
NOUVELLE EXPOSITION
À PARTIR DE 5 ANS
GADAGNE-LYON.FR
GRATUIT - 18 ANS
9 VIEUX LYON

ÉTIENNE KERN REGARDE LES HOMMES TOMBER

Roman / Sur la toile, sa mort, filmée en direct, a fait le tour du monde et le bonheur macabre des amateurs de Darwin Awards, ce Hall of Fame des morts idiots. Franz Reichelt aurait pu être l'inventeur du parachute, il n'est que le type qui s'est tué en se jetant de la Tour Eiffel pour tester un prototype. L'auteur Étienne Kern, professeur de lettres en khâgne à Lyon, lui consacre avec *Les Envolés* un premier roman sensible, bien plus personnel qu'il n'y paraît.
PAR STÉPHANE DUCHÊNE

C'est peut-être la première mort en direct de l'Histoire même si ce direct ne fut pas, disons, instantané – les images seront diffusées le jour-même par les actualités cinématographiques Pathé. Un type entreprend de s'envoler du premier étage de la Tour Eiffel, attifé d'un prototype de costume-parachute de son invention inspiré de l'anatomie de la chauve-souris et ancêtre du wingsuit. Il s'élance du parapet, imite le vol gracieux de l'enclume et s'écrase 4 secondes plus tard, 57 mètres plus bas. Fin du game et d'une des plus courtes carrières de l'Histoire de l'aéronautique – même si à l'époque, en matière de ratés aériens et de crashes dans les champs de patates, la concurrence était solide et le tableau d'honneur régulièrement mis à jour.

Quand Reichelt s'élance de la Tour Eiffel en ce 4 février 1912, tout le monde sait qu'il va y rester - évidemment le livre ne ménage aucun suspense sur le sujet

Le type, c'est Franz Reichelt, un tailleur pour dames autrichien installé à Paris (« un étranger. Pire, presque un Allemand »), l'un des innombrables pionniers de l'air, donc – si l'on peut le qualifier ainsi en dépit du fait qu'il n'a pas vraiment volé – à avoir crashé son existence contre le rêve fou de défier l'apesanteur. Une sorte d'Icare du rase-mottes.

C'est en voyant ce film sidérant, tristement disponible sur le Net, que l'auteur Étienne Kern a pris connaissance de l'existence météorique de Reichelt nourrissant immédiatement



pour l'intéressé une fascination certaine. Et l'idée d'en faire un livre qui s'est lui aussi, il le confie dans *Les Envolés*, longtemps heurté sur le sol gelé de l'infaisable.

Il pense un projet à la première personne qui ne décolle pas mais quelque chose le rattrape dans son sujet : le lien qu'il fait avec ses propres turpitudes et de fréquentes angoisses de chutes : « le sol qui s'ouvre, une plaque de neige qui glisse, une barrière qui lâche », « les planchers crevés, les murs qui s'affaissent, les crevasses qui éclatent soudain dans un sol de glace. ».

15 CM

Dans des interludes en italique, l'auteur quitte le récit romancé de la vie de Reichelt et de son invention, pensée pour un concours, pour, d'abord, des adresses à son héros, tirées de photos existantes du tailleur devenu inventeur, puis l'évocation d'autres « envolés » comme il les appelle, des proches qu'une chute brutale lui a enlevé et qui sont sans doute à l'origine de ses fantasmes macabres.

C'est ce qui débloque le processus narratif des *Envolés* et donne cette belle perspective à un roman sensible qui dresse aussi le portrait de la folie



... c'est son choix.

créatrice, de l'inventeur qui en se découvrant une vocation devient invariablement obsessionnel, changeant l'homme ordinaire un chevalier sans peur naviguant aux portes de la folie.

Car quand Reichelt s'élance de la Tour Eiffel en ce 4 février 1912, tout le monde sait qu'il va y rester – évidemment le livre ne ménage aucun suspense sur le sujet, il n'y en a pas. Jusqu'à présent, il n'a fait des essais de son parachute qu'avec des mannequins et tous, sauf un, anecdotique, ont échoué.

Écrire sur un homme qui choisit...

Lorsqu'un spécialiste de sa connaissance le lui rappelle, « il a prévu l'objection et n'en a cure : il n'a plus l'intention de jeter un mannequin ». Comme si cela, se jeter lui-même dans le vide, pouvait suffire, en une poussée de pensée magique, à conjurer l'échec programmé et à tromper la mort et les lois de la physique (la surface de son parachute est deux fois trop petite, c'est un fait contre lequel un saut de la foi ne peut aller).

Il s'élance pourtant, non sans quelques hésitations, laissant quand même un vague testament, devant un public qui n'a guère d'autre réaction que d'aller mesurer le cratère laissé sur le sol pourtant gelé du Champ de Mars par l'homme presque volant. 15 cm de profondeur, voilà ce que mesure le rêve d'un Reichelt dont l'invention devait, notez l'ironie, permettre de sauver la vie de ces nombreux fous de l'aéronautique qui au début du siècle dernier n'avaient pas fini de se crasher à qui mieux-mieux.

**Étienne Kern,
Les Envolés
(Gallimard)**

Sortie le jeudi 26 août
Rencontre à la librairie Descours le
vendredi 10 septembre



**PRIX RÉSISTANCE
ET LIBERTÉ
COLUM
MCCANN À
MONTLUC**

Cette année, l'écrivain dublino-new-yorkais Colum McCann a remporté le Prix Montluc Résistance et Liberté pour son dernier roman *Apeirogon*. Un prix qui récompense chaque année un auteur interrogeant les pratiques de résistance à l'oppression sous toutes ses formes, ou dont l'œuvre constitue en elle-même un acte de résistance. L'auteur est convié à venir présenter ce livre sur le destin commun de deux pères, l'un israélien, l'autre palestinien, tous deux déchirés par la perte de leurs filles respectives, de morts violentes causées par le conflit israélo-palestinien. Et qui décident de témoigner de leur expérience au monde. Un rencontre animée par Christian Schiaretti qui aura lieu au Musée National de la prison de Montluc le 3 septembre à 15 h et sera suivie d'une séance de dédicaces.



**LITTÉRATURE
PATRICK
DEVILLE
À LA
LIBRAIRIE
DESCOURS**

C'est Patrick Deville qui ouvrira la saison des rencontres littéraires le 2 septembre à la librairie Descours, laquelle réserve quelques beaux moments autour de l'actualité littéraire et artistique. Le prix Fémina 2012 viendra y présenter *Fenua*, son roman sortie en cette rentrée, huitième volet de son gigantesque projet *Abra-cadabra* qui comprendra au final douze ouvrages de non-fiction et deux tours du monde. *Fenua* prend place en Polynésie, ce morceau de France atomisée, à tous les sens du terme.

LES GORGES DÉPLOYÉES DE LA LOIRE

Loire / Une rando, une balade en bateau, des châteaux (oui les autres châteaux de la Loire !), des points de vue à couper le souffle, faune et flore sauvages et même une plage. À une heure de Lyon, cap sur les gorges de la Loire pour une journée verte ! PAR NADJA POBEL

Il y a les Verts (ceux dont Vincent Duluc rappelait dans L'Équipe cet été, lors du transfert de Messi au PSG, que l'équivalent aurait été que Pelé débarque à l'ASSE dans les années 70). Et puis il y a le vert dans la ville des Verts – pas encore tout à fait verte niveau électoral (le candidat EELV ayant obtenu 12% des suffrages au premier tour des dernières municipales).

Bref, à une heure et des poussières de Lyon, se déploient les gorges de la Loire. Ne pensez pas les sillonner le nez au niveau de l'eau par de petites routes sinueuses qui épouse-raient les méandres du plus long fleuve de France (1012 km au compteur). Pour les voir, il faut parfois grimper, marcher sur les crêtes, se jucher sur les tours des châteaux qui l'environnent, ou encore naviguer sur ces eaux calmes stoppées par le barrage de Grangent dont la mise en eaux en 1957 a englouti église et chemin de fer !



Le château de Grangent, désormais sur une île formée par le barrage

UNE BALADE

Pour bien profiter de la journée, mieux vaut embrasser ces gorges dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Depuis Saint-Just-Saint-Rambert, direction le **château d'Essalois** (il est possible à horaires variables de grimper dans le donjon) pour une randonnée de moins de 2h (4,8 km) facile à pratiquer même si pas toujours bien balisée. Se garer sur le grand parking du château et bifurquer 150m sur la droite en amont de cette bâtisse du XVI^e pour entamer une descente caillouteuse en lacets assez franche.

Arrivés, devant la propriété privée des Camaldules (ancien ermitage dont le dernier moine a péri sur l'échafaud en 1793), jetez un œil sur la gauche sur un autre château que vous verrez bien mieux depuis l'eau plus tard et, sur votre droite, remontez à pied dans les bois. Non indiqué mais assez dégagé sur un terrain terreux, le chemin se dessine et mène, en pente douce, sur une crête dominant les gorges. Des bateaux-école naviguent tranquillement ; en face, Saint-Victor-sur-Loire apparaît. Tout au long du parcours, entre les rochers de granit, les bruyères éclairent le sentier de

leur violet éclatant, les genêts commencent à perdre leur jaune en cette fin août mais les ronces offrent leurs mûres au passant. Mieux vaut donc boucler dans ce sens que dans l'autre pour aller crescendo dans les découvertes. Ne pas manquer d'aller jusqu'au château avant de repartir pour la vue splendide sur ce site classé et inscrit dans un dispositif national permettant la préservation des paysages et, entre autres, du hibou grand duc qui y a élu domicile.

DES VILLAGES

Sur le pourtour des gorges se nichent des villages et des châteaux de l'époque médiévale veillant sur les terres agricoles environnantes – c'est le temps des foins. Ainsi des arrêts à Chambles, ou plus bas, à Aurec-sur-Loire (déjà la Haute-Loire) valent le détour. Mais deux bourgades éblouissent :

Saint-Paul-en-Cornillon. Se garer en haut du village et admirer serpenter dans les ruelles pour atteindre, sur un éperon rocheux, le château (qui ne se visite pas) et ses tours carrées surmontées de balcons de bois. Seule la chapelle est ouverte.

« Avant que n'existe le barrage, se trouvait sous l'eau une ligne de chemin de fer de 16 km destinée à transporter la houille »

Saint-Victor-sur-Loire. C'est le village plus fréquenté de ces gorges. Administrativement il fait même partie, depuis 1969, de la commune de Saint-Étienne, distant de la Comédie ou du Fil de seulement 13 km ! Pourtant, le décor est tout autre. Ses habitants, les croque-cerise, disposent désormais d'une plage accessible à tous gratuitement, d'un port (cf. balade en bateau plus bas) et surtout d'un très agréable centre ancien où trône un château qui accueille des expositions contemporaines (entrée libre). Le chemin de ronde offre une vue somptueuse sur le paysage. Et dans le jardin, se trouve une statue acrobatique hommage à Henry's, ce funambule stéphanois décédé en 2013 qui défiait l'apesanteur en passant en équilibre sur un câble dans les environs ! La petite église romane du XI^e et le reste des remparts invitent au repos et contrastent avec l'agitation des activités nautiques en contrebas.

SUR L'EAU

Vues depuis les contreforts, il est temps d'approcher ces gorges en leur cœur. Pour cela, possibilité de louer des canoës (voir le Club nautique de Saint-Étienne : cnse.fr) ou d'embarquer pour une heure de **croisière sur un bateau électrique** (et donc silencieux). C'est l'occasion, grâce à la guide qui s'adresse autant (voire plus) aux petits qu'aux grands de mieux connaître cette retenue d'eau de 50 m de profondeur au pied du barrage. Et de se rappeler qu'avant qu'elle n'existe se trouvait à cet endroit-même une ligne de chemin de fer de 16 km destinée à transporter la houille. Un pont qui dépasse à peine de l'eau en est encore le témoin ou des panneaux triangulaires au milieu de l'eau indiquant des obstacles submergés. En remontant le fleuve en direction du barrage, c'est toute la balade matinale

qui se regarde depuis le bas, dont le château d'Essalois et surtout celui de Grangent (qui a donné son nom à l'édification électrique), désormais sur une île alors qu'auparavant il était accessible par route. L'église désacralisée et le château sont aujourd'hui des propriétés privées.

OÙ MANGER ?

Restaurant Le Cèdre Bleu (Aurec-sur-Loire / 04 77 35 48 48). Dans ce Logis de France, le menu du jour est à seulement 15,50€ et est finement préparé. Oubliez la déco mauve ambiance Conforama (et préférez la terrasse extérieure !) pour se concentrer sur flan de jambon et son Serrano, un poivron farci disposé sur un risotto de boulgour et une tartelette à la mousse de citron. À chaque plat, trois à quatre goûts se mêlent. De quoi repartir ragaillardisé pour la suite de la journée. Avant de

revenir dans le département de la Loire, donnez un coup d'œil au village médiéval de l'autre côté de la rive.

Croisière des gorges de la Loire – 06 88 34 12 71 – croisieres-gorges-loire.fr - Tous les jours d'avril à octobre, départs à 15h et 16h15. 11, 50€ pour un adulte / 7€ pour les 4-15 ans / gratuit pour les – de 3 ans.

COMMENT Y ALLER ?

En voiture : Lyon est distant de 82 km de Chambles et 74 km de Saint-Victor-sur-Loire

En train : ce n'est évidemment pas très pratique pour se rendre au départ de randonnées mais il est possible de rejoindre Aurec-sur-Loire en TER (avec un changement à Saint-Étienne) en 1h15 (et 16, 10€) pour ceux qui veulent embarquer leurs vélos (attention les routes ne sont pas plates !). Aurec est distant de 18 km de Saint-Victor (à l'est) et de 15 km de Chambles (à l'ouest).

Renseignements

www.loiretourisme.com ou Saint-Étienne tourisme au 04 77 49 39 00 qui a notamment édité une brochure parfaite, sur Saint-Victor sous le label "Villes et pays d'art et d'histoire".

/ FIRMINY ET LE CORBUSIER EN VOISINS

Si vous avez encore le temps, n'hésitez pas à consacrer un moment au site Le Corbusier de Firminy qui ne se trouve qu'à 10 km de Saint-Victor. L'unité d'habitation, la maison de la Culture, le stade constituent un ensemble exceptionnel et passionnant de ce que furent les grandes utopies de l'habitat et des modes de vie de la seconde moitié du XX^e siècle. L'UNESCO l'a reconnu en 2016 (voir sur www.petit-bulletin.fr). Actuellement, et jusqu'au 16 janvier 2022, dans le quatrième élément de ce quartier de Firminy-Vert, l'église que Le Corbusier a dessinée mais n'a jamais vu de son vivant (elle a été achevée en 2006 !), sont exposés les travaux de l'architecte Manuelle Gautrand, autrice de la Cité des Affaires (toute jaune) de Saint-Étienne Métropole ou encore d'un des bâtiments de Lyon-Confluence côté Saône, le monolithe.

**cours
& stages**

**TROUVEZ UN COURS
OU UN STAGE
PRÈS DE CHEZ VOUS**



WWW.COURSETSTAGES.FR